



s'encombrer de tabous inutiles. D'une manière ou d'une autre, chaque spectateur se reconnaîtra dans les coups de griffe que s'échangent les personnages. Ce spectacle, malin, fin, intelligent et vif, écrit à deux mains par Armelle et Emmanuel Patron (ils sont frère et sœur), convoque sur scène cinq comédiens dont le plaisir est communicatif. Pas un dialogue ne sonne faux. Pas un cliché qui ne vole en éclats. Un pur régal.

### Chœur des amants

De et par **Tiago Rodrigues**. Durée: 45 min. À partir du 8 oct., 15h, 18h (sam.). Théâtre des Bouffes du Nord, 37 bis, bd de la Chapelle, 10<sup>e</sup>, 01 46 07 34 50. (17-28€).

★★★★ « On a le temps », répète

le couple qui, face à nous, déroule, en une (trop) courte heure de spectacle, son histoire tout entière. Le temps de se rencontrer, se séduire, s'aimer, dîner, flâner, travailler, se fuir, puis se réconcilier. Le temps de vieillir ensemble et de ne surtout pas voir la fin du film interrompu en cours de route à l'aube d'une vie commune, parce qu'un soir, prise de suffocation devant sa télé, la jeune femme a cru sa dernière heure arrivée. La mort viendra plus tard. Entre-temps les mots de **Tiago Rodrigues** se sont glissés par là. Ils parcourent à pas veloutés le long chemin d'un quotidien construit par deux amants. C'est beau, doux et caressant comme un « chabada » fredonné sur une plage venteuse. Cette représentation, idéalement incarnée par Alma Palacios et David Geselson (en alternance avec Grégoire Monsingeon), se présente à nous dans le plus simple appareil : deux corps, deux voix, un plateau nu. Et le théâtre advient.

### La Cuisse du steward

De Jean-Michel Ribes, mise en scène de Mériam Korichi et Joséphine de Meaux. Durée: 1h40. Jusqu'au 9 oct., 20h30 (du mar. au sam.), 15h30 (dim.), Théâtre du Rond-Point, 2 bis, av. Franklin-Roosevelt, 8<sup>e</sup>, 01 44 95 98 21. (14-33€).

★★ La comédie est truculente et insolemment iconoclaste qui fut créée en 1990 avec Jacqueline Maillan et aborde avec un humour absurde et vachard le couple, la politique comme l'écologie. Autant de soucis auxquels sont peu à peu confrontés – dans un décor improbable fait de coton et délicieusement bricolé – deux rescapés d'un Airbus tombé dans la cordillère des Andes. Pour survivre, ils accommodent et mangent les cadavres des défunts passagers, jusqu'à ce qu'un activiste bolivarien, mystérieusement survivant, leur donne envie de partir faire une révolution populiste. Ribes délire et fait rire avec un gourmand mauvais esprit. Dans cette pièce foutraque et anthropophage, le pire n'est jamais sûr, mais les personnages défoncent de sublimes dénonciations en tout genre nous redressent le cœur de bien gaillarde façon. Il fallait des acteurs dingos pour cette bouffonnerie hallucinée. Tous le sont! – **F.P.**

### L'invention de nos vies

D'après Karine Tuil, adaptation de Johanna Boyé et Leslie Menahem, mise en scène de J. Boyé. Durée: 1h30. Jusqu'au 23 nov., 21h (du mar. au sam.), 15h (dim.), Théâtre Rive gauche, 6, rue de la Gaité, 14<sup>e</sup>, 01 43 35 32 31. (27-45€).

★★ Dans *L'invention de nos vies* (2013), Karine Tuil relate le cataclysme vécu par un avocat français musulman,



**Chœur des amants** Dès le 8 oct., aux Bouffes du Nord.

consacré star du barreau aux États-Unis sous une identité falsifiée : il s'est fait passer pour un juif. L'adaptation de ce récit au théâtre rappelle un précédent roman, *Le Bûcher des vanités*, de Tom Wolfe (1987), qui raconte la chute d'un trader américain après que ce dernier a tué accidentellement un jeune Noir. Le contexte change, les causes diffèrent. Mais, d'un siècle à l'autre, la soif d'ambition et l'appétit de pouvoir au détriment de l'honnêteté ont toujours un coût, qu'il s'agit de payer le moment venu. Personne ne peut imaginer de quelle nature sera la foudre qui s'abattra sur Samir Tahar, rebaptisé Samuel. Il faut attendre les dernières minutes du spectacle pour en saisir l'ampleur. Minutes qui sont, de loin, les plus vertigineuses et intéressantes de la représentation.

### Max

De et par Stéphane Olivé Bisson. Durée: 1h30. Jusqu'au 9 oct., 20h30 (ven., sam.), 15h30 (dim.), Théâtre du Rond-Point, 2 bis, av. Franklin-Roosevelt, 8<sup>e</sup>, 01 44 95 98 21. (14-33€).

★★ Il existe des aventures humaines plus captivantes que d'autres. Celle vécue par Max Linder méritait-elle l'hommage appuyé que lui rend Stéphane Olivé Bisson dans un bien trop long monologue qu'interprète Jérémie Lopez? Linder, son cinéma muet mais prolifique, son succès aux États-Unis, ses liens avec Charlie Chaplin, son jeu burlesque et inventif, sa passion pour une femme de vingt ans sa cadette, sa dépression, son suicide dans une chambre d'hôtel : tous les éléments, ou presque, d'une vie agitée et tarabouée par le doute et la souffrance affleurent sur la scène.

L'acteur va souplement dans les dédales de cette existence à laquelle les mots tentent de donner un éclat neuf en réparant ce qu'ils peuvent d'un destin broyé. Entreprise louable et consciencieuse, mais à laquelle le spectateur non cinéophile reste relativement insensible.

### Les Poupées persanes

D'Aïda Asgharzadeh, mise en scène de Régis Vallée. Durée: 1h20. Jusqu'au 30 nov., 21h (du mar. au sam.), 15h (dim.), Théâtre des Béliers parisiens, 14 bis, rue Sainte-Isaure, 18<sup>e</sup>, 01 42 62 35 00. (12-37€).

★★ Un des triomphes du Festival off d'Avignon 2021 et 2022! Sous la plume habile d'Aïda Asgharzadeh, les récits s'y emboîtent telles des poupées russes, les époques s'entremêlent, et l'amour et la lutte révolutionnaire, et les douleurs de l'exil et les drames de l'identité comme de la filiation. Sous ses allures de conte persan, la pièce dénonce aussi les illusions politiques de quatre jeunes étudiants hostiles au shah et pleins de vaines espérances envers l'imam Khomeyni... Les acteurs jouent chacun plusieurs rôles et déplacent eux-mêmes à toute vitesse les décors dans ce spectacle imprégné de l'esprit d'Alexis Michalik, tant pour la construction dramatique que pour la diabolique efficacité d'une mise en scène en perpétuel mouvement signée Régis Vallée, complice de toujours du surdoué metteur en scène et auteur du *Porteur d'histoire*. Sont ainsi conjugués avec maestria rire et larmes, fantaisie et réflexion, grâce à des comédiens qui se donnent à fond... – **F.P.**

### Les Règles du savoir-vivre dans la société moderne

De Jean-Luc Lagarce, mise en scène de Marcial Di Fonzo Bo. Durée: 1h20. À partir du 11 oct., 21h (mar.), Théâtre du Petit Saint-Martin, 17, rue René-Boulanger, 10<sup>e</sup>, 01 42 08 00 32. (15-27€).

★★★★ C'est fou comme en une heure de représentation une vie entière peut être mise en boîte, de la naissance à la mort, en n'omettant aucun des rendez-vous prisés par la bienséance : le baptême, le mariage et, enfin, l'enterrement religieux en grande pompe. Adaptant le manuel de civilité de la baronne Staffe, best-seller de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qui entérinait le code de bonne conduite de la bourgeoisie, Jean-Luc Lagarce a glissé dans sa pièce ce qui fait le sel de son écriture : précision, ironie et humour pince-sans-rire. Le résultat sur scène est étincelant. D'autant plus qu'une légende théâtrale s'empare du texte : Catherine Hiegel, dont la maturité, la finesse, la souplesse de jeu transforment en brûlot féministe et contemporain ce bréviaire d'un autre âge. L'actrice est au sommet de son art. À ce niveau-là d'excellence, elle peut tout, et nous, on se régale.

### Respire

De Sophie Maurer, mise en scène de Panchika Velez. Durée: 1h15. Jusqu'au 8 oct., 19h30 (jeu., sam.), la Scala Paris, 13, bd de Strasbourg, 10<sup>e</sup>, 01 40 03 44 30. (23-29€).

★★★★ « Respire! », ordonne une mère à sa fillette tout juste née et que des machines tiennent en vie. Nuit de veille dans un hôpital. Nuit d'injonctions, de promesses et de supplications de la mère, sans relâche, adresse à son enfant pour lui intimier de vivre. Tout est juste dans ce spectacle à l'équilibre parfait : les phrases, le jeu, la mise en scène. Parce que l'actrice, Sophie Maurer, ne dérape pas dans le pathos et sait entrelacer singulier et universel, son texte soumet à l'époque une question brûlante : qui peut, aujourd'hui, vouloir être de ce monde tel qu'il est : oppressant, belliqueux, asphyxiant? Dans un dispositif scénique discret,



# «Le Chœur des amants», plutôt deux voix qu'une

Dans cette pièce de jeunesse de Tiago Rodrigues reprise treize ans après sa création, deux acteurs déroulent à l'unisson, ou presque, l'histoire d'un couple avec une douceur virtuose.

On rêve d'un théâtre qui programmerait à la file *le Chœur des amants*, pièce intime de Tiago Rodrigues incarnée par Alma Palacios et David Geselson en alternance avec Grégoire Monsaignon – qu'on découvre enfin après deux ans d'annulations dues au Covid – et *Doreen*, créé par David Geselson et inspiré de la *Lettre à D.* d'André Gorz, repris fin décembre à la MC93. Deux pièces, deux joyaux, qui se font singulièrement écho, autant par leur aptitude à déployer toute la vie d'un couple sur une scène transformée en écrin, que parce qu'elles forment un «chœur». Et comme dans un chœur, les interprètes offrent un récit synchrone en commençant par une scène fondatrice où l'une a cru mourir étouffée sous les yeux de l'autre. Ils sont donc sur un plateau dépouillé avec pour seul élément de décor des bouts d'écorces qui parsèment le sol, matière qui prendra tout son sens lors du dernier chant. Ils prennent la parole à l'unisson, enfin pas tout à fait. Non seulement ils ne partagent pas toujours la même version de l'histoire mais ils n'y tiennent pas la même place, et c'est avec une douceur virtuose que les inter-

prètes montrent autant la fusion que les achoppements, les légères différences, le heurt des souvenirs ou des sentiments qui se contredisent – et peut-être, mais ce ne serait alors pas la même ode amoureuse, était-il possible d'aller plus loin dans les désaccords au sens musical du terme. C'est une pièce que Tiago Rodrigues a commencée en 2007 et qu'il a redécouverte et développée treize ans plus tard, sans rien retoucher au texte du débutant qu'il était. La pièce fortement autobiographique montre donc tout autant un jeune metteur en scène écrivain regardé par celui qu'il est devenu, qu'une voix chorale d'une femme et d'un homme. Ce n'est sans doute pas un hasard si la mémoire du public s'attache plus facilement aux épisodes concrets qui scandent la vie du couple – la découverte que l'enfant chante avant de s'endormir pour se bercer – qu'aux moments que Rodrigues n'a pas encore vécus – la décrépitude. L'étrangeté est qu'alors que les deux interprètes paraissent dire les mêmes mots au même moment, on n'écoute jamais les deux voix ensemble. On ne peut s'empêcher de choisir la version féminine ou mas-

culine de cette vie à deux qu'on suit jusqu'à ses derniers souffles. Qui donne le rythme lorsque deux acteurs parlent de concert ? Après la représentation, Alma Palacios et David Geselson ont expliqué qu'ils ne savent jamais d'avance qui prendrait le lead, qui accélérerait, qui ralentirait, et qu'il y a toujours entre eux de courts moments improvisés de panique. Après avoir difficilement appris à parler en chœur, ils ont dû veiller à mettre du sable dans leur rythme commun, se désynchroniser légèrement afin qu'à nouveau ce soit l'instant présent qui envahisse le plateau.

**ANNE DIATKINE**

**LE CHŒUR DES AMANTS**  
 texte et mise en scène de TIAGO RODRIGUES  
 Aux Bouffes du Nord  
 jusqu'au 29 octobre  
 puis en tournée.





**Les interprètes ont dû apprendre à parler de concert.**

PHOTO FILIPE FERREIRA



# Tiago Rodrigues, de l'intime au politique

Deux pièces aux Bouffes du Nord, à Paris, donnent à voir l'étendue de la palette de l'auteur et metteur en scène, patron du Festival d'Avignon



«Catarina et la beauté de tuer des fascistes», de et par Tiago Rodrigues, le 7 octobre, aux Bouffes du Nord, à Paris (10<sup>e</sup>). FILIPE FERREIRA

## THÉÂTRE

**S**e promener dans l'œuvre de Tiago Rodrigues, de A à Z et retour. L'auteur et metteur en scène, nouveau patron du Festival d'Avignon, est la star de l'automne théâtral, où, sur l'ensemble du territoire français, pas moins de sept de ses spectacles ou de ses pièces ont été programmés. De quoi plancher sérieusement sur la grammaire et le vocabulaire de l'artiste portugais, avant que l'impétrant ne fasse connaître, en mars 2023, le programme de son premier Avignon.

Après *Dans la mesure de l'impossible* (aux Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe jusqu'au 14 octobre) et *Iphigénie* (mis en scène par Anne Thérion, en tournée en France jusqu'en février 2023), on peut voir au Théâtre des Bouffes du Nord, à Paris, deux spectacles situés aux deux bouts de l'éventail déployé par Tiago Rodrigues. Du plus intime, avec *Chœur des amants* (joué en français), au plus politique, avec *Catarina et la beauté de tuer des fascistes* (créé à Lisbonne, et interprété par des acteurs portugais).

Le premier est un bijou de grâce et de délicatesse, aussi ciselé que simple en apparence. Sur le plateau quasiment nu des Bouffes du Nord, une femme et un homme s'avancent, côte à côte. Elle et Lui se racontent, racontent leur couple, à deux voix mais avec les mêmes mots, dans un même souffle, un même mouvement. Un couple ordinaire et heureux, ordinairement heu-

**«Chœur des amants» est un bijou de grâce et de délicatesse, aussi ciselé que simple en apparence**

reux, qui a failli se briser le jour où elle s'est retrouvée à l'hôpital, suffocante, incapable de respirer normalement.

A sa manière, impalpable et aérienne, *Chœur des amants* tisse les fils d'une existence, effleure avec douceur les cicatrices que creuse la vie et qui se referment, chemine, comme une balade en forêt, dans les bonheurs qui s'offrent à qui sait les cueillir. La beauté du spectacle tient à cet unisson que Tiago Rodrigues orchestre dans sa forme même, avec ces deux amants dont les mots s'enlacent et s'épousent, sans que jamais l'un ou l'autre ne disparaisse dans cet accord.

Comment mieux le dire que par cette forme chorale? L'amour est un chœur où l'harmonie se cherche, se travaille, se cultive avec art. C'est tout simplement magnifique, d'autant plus que le spectacle est porté par deux interprètes exceptionnels, Alma Palacios et David Geselson (qui, sur certaines représentations, sera en alternance avec Grégoire Monsaingeon): leur charme rivalise avec la précision de leur jeu tout en transparence, qui laisse passer le souffle de la vie.

### Amazone flamboyante

Avec *Catarina et la beauté de tuer des fascistes*, on change de décor, à tous les sens du terme. Une scénographie beaucoup plus imposante, sous forme d'un pavillon de bois clair, a été installée sur le plateau: elle est à l'image de la pièce, qui n'est pas dénuée d'une certaine lourdeur. Il est vrai que le sujet auquel s'attaque Tiago Rodrigues n'est pas à prendre à la légère, tant il est sensible et brûlant: l'impuissance des démocraties européennes à lutter, avec leurs propres armes, contre la montée inexorable des mouvements d'extrême droite.

Pour l'aborder, Tiago Rodrigues a écrit une fable à la Bertolt Brecht – qui est explicitement et abondamment cité dans le spectacle. L'action se passe en 2028, au Portugal, où un parti fasciste

## L'auteur portugais peine à donner à «Catarina et la beauté de tuer des fascistes» l'ampleur et la force d'un vrai conflit tragique

vient d'accéder au pouvoir. Dans le sud du pays, une famille s'est donné pour tâche, depuis qu'une de ses aïeules a été assassinée, en 1954, sous la dictature de Salazar, de liquider des personnalités d'extrême droite. Sans état d'âme.

Le jour où la pièce commence, c'est au tour de la fille de la famille, Catarina, d'abattre son premier fasciste. Dans le dan auquel elle appartient, c'est un jour de fête. L'homme est à sa merci, il attend, enfermé dans une pièce, l'heure de son exécution. Catarina semble prête. Mais à la seconde où elle doit appuyer sur la détente, elle baisse son arme, et refuse de tirer.

En moderne Antigone, Catarina s'oppose à la loi de sa famille, fait part de son doute, et de sa volonté de trouver un autre chemin de lutte, entraînant des discussions sans fin avec les membres de sa famille, et notamment avec sa mère, sorte d'Amazone flamboyante. C'est à partir de là que la pièce se noie un peu, s'étirant en longueur et donnant le sentiment de tourner en rond.

Même si les termes du dilemme – lutter contre le fascisme avec ses armes et donc entrer dans son jeu, ou lutter contre lui avec des moyens démocratiques, et être défait – sont bien posés par Tiago Rodrigues, l'auteur portugais peine ici à lui donner, comme dans d'autres de ses pièces, l'ampleur et la force d'un vrai conflit tragique.

Il se garde bien, dans tous les cas, de trancher le dilemme. Mais, comme souvent chez lui, il ménage des pistes cachées. Notamment en renvoyant de discrets échos à une pièce méconnue de Brecht: *Les Fusils de la mère Carrar*. Le dramaturge allemand en appelait assez clairement à prendre les armes contre le fascisme, mais il le faisait dans le cadre d'une guerre civile avérée, à savoir la guerre d'Espagne. Et Brecht est sans nul doute pour Rodrigues un «père» de théâtre avec lequel aussi bien dialoguer qu'entrer en opposition...

L'Europe doit-elle attendre d'entrer dans des formes de guerre civile pour trouver les moyens de l'action contre un fascisme «qui ronge la démocratie comme un acide»? Si sa fable est un peu bancale, c'est sans doute que Tiago Rodrigues éprouve le même désarroi que son héroïne pour les solutions en noir et blanc. Comme Catarina, il aimerait sans doute trouver une troisième voie. Mais cette troisième voie est-elle possible? Brecht pensait que non.

Tiago Rodrigues semble laisser la question ouverte. Mais en terminant sa pièce sur un final qui cogne, où il laisse la parole à son personnage de dirigeant fasciste et à son discours programmatique qui fait froid dans le dos, il nous retourne à nouveau comme des crêpes. Il provoque sciemment le malaise, et semble sonner l'alerte: combien de temps allons-nous encore attendre pour agir, vraiment? Il n'est peut-être pas si loin de Brecht, finalement. ■

FABIENNE DARGE

*Chœur des amants, de et par Tiago Rodrigues. Théâtre des Bouffes du Nord, jusqu'au 29 octobre. Puis en tournée jusqu'en décembre. Catarina et la beauté de tuer des fascistes, de et par Tiago Rodrigues. Festival d'Automne, Théâtre des Bouffes du Nord, jusqu'au 30 octobre. Puis tournée jusqu'en avril 2023.*

## THEATER REVIEW

# Tiago Rodrigues's Theater of Compassion

Three stage works in Paris by the incoming director of the Avignon Festival continue his preoccupation with empathy and human complexity.

By Laura Cappelle

Oct. 20, 2022

PARIS — There is something about the Portuguese writer and director Tiago Rodrigues that inspires affection. It is an odd thing to feel about an artist in his position: As the incoming director of the Avignon Festival, one of the biggest events on the European performance calendar, he is suddenly a very powerful man in French theater — and with that comes a new level of critical scrutiny.

Yet time and again over the past month, as three of Rodrigues's productions were presented in quick succession in Paris, the heartfelt, considerate way in which he approached characters melted my heart. First, there were the stories of humanitarian workers teetering between miracle and catastrophe in “Insofar as the Impossible.” “Lovers' Choir,” a chamber work in which two voices speaking in unison somehow become a potent metaphor for mutual devotion, followed.

And then came “Catarina and the Beauty of Killing Fascists,” a work that simply shouldn't work the way it does. Just try to picture a successful play about a family whose quirky little tradition is to hunt down and kill fascists — until the youngest daughter struggles with becoming a, you know, murderer.

If the premise of “Catarina” sounds histrionic, the result is anything but. As a rule, Rodrigues isn't a showy director: He is a humanist at heart, preoccupied with empathy and the ways in which today's world undermines it. His actors tend to address the audience frontally yet modestly, as if asking us to bear witness to each character's doubts and flaws.

“Catarina” and “Lovers' Choir” were programmed as a double bill of sorts at the Bouffes du Nord. The 45-minute “Lovers' Choir,” in an early evening slot, is an unassuming sequel to the first play Rodrigues wrote, in Lisbon, 15 years ago. In it, a couple experience a life-or-death emergency: A woman suddenly can't breathe, so her partner drives her to the hospital, against the clock.

**Sign up for the Theater Update Newsletter** Every week, stay on top of the top-grossing Broadway shows, recent reviews, Critics' Picks and more. [Get it sent to your inbox.](#)

Rodrigues has revived and expanded the story in this new version, created last year for French actors. At the start, Alma Palacios and David Geselson stand side by side, looking ahead at the auditorium yet united in fear, as they begin their race to find medical help. They speak in sync throughout. When she says, “I can't breathe,” he says, “She can't breathe” at the same time; on a nearly bare stage, they bring the scene to life solely through their intertwined words, a chorus of two.

It makes for a delicately urgent narrative, in which breathing together comes to represent both love and life. When Palacios and Geselson are purposely out of sync, here and there, you know danger lurks.



Alma Palacios and David Geselson in “Lovers' Choir” at the Théâtre des Bouffes du Nord. Filipe Ferreira

The second half throws this new version of “Lovers’ Choir” out of balance, however. Once the emergency is dealt with, the story suddenly accelerates. The characters zoom through the ensuing decades, listing milestones in their lives without giving us much time to latch onto them.

“Insofar as the Impossible” and “Catarina” show how much Rodrigues’s work has gained in ambition over the years. His rise to prominence in France in the 2010s came via intimate, confessional works, like 2013’s “By Heart,” in which he shared the life of his grandmother and asked audience members to memorize a poem, and 2017’s “Sopro,” which starred the longtime prompter of the theater Rodrigues directed in Lisbon until recently, the Teatro Nacional D. Maria II.

There are real stories at the heart of “Insofar as the Impossible,” too. The script of this production, at the Odéon-Théâtre de l’Europe, wove together excerpts from 30 or so interviews that Rodrigues and his team conducted with humanitarian workers from the International Committee of the Red Cross and Doctors Without Borders.

It fits into a style of documentary theater that has become popular in recent years. While French directors like Didier Ruiz have brought interviewees to the stage, however, Rodrigues has entrusted their words to four actors, who speak in a mix of French, English and Portuguese, in keeping with Rodrigues’s love of multilingualism. (He announced recently that under his direction, there would be a special focus on a different language every year at the Avignon Festival, starting with English in 2023.)

Throughout, the geographical areas that humanitarian workers travel to — to provide relief from war, disasters or other emergencies — are referred to as “the Impossible,” and the comfortable Western homes they leave behind are “the Possible.” It means the audience can’t connect the anecdotes with what they may know of the region or the conflict; instead, we are invited to consider how violence, inhumanity — and dignity, too — manifest regardless of culture.

Wisely, given the gut-punching nature of many scenes, Rodrigues treads lightly as director. The sets stop at a large white cloth that is slowly pulled above the stage. Many of the situations described are too harrowing to summarize neatly; suffice to say that, while humanitarian workers generally choose their line of work out of a desire to do good, “doing good” turns out to be a lot more complicated than it seems.

Making a virtuous contribution is also what drives the family at the heart of “Catarina,” a work of fiction Rodrigues created with a Portuguese cast. To this family, however, that means capturing a fascist each year, following a tradition passed down by a female relative who, in the 1950s, avenged the death of her friend Catarina under Portugal’s military dictatorship. Per her wish, all her descendants are called Catarina, regardless of gender, and in Rodrigues’s engaging production, wear long dresses and aprons.



Romeu Costa, left, and Rui M. Silva in “Catarina and the Beauty of Killing Fascists” at the Théâtre des Bouffes du Nord. Filipe Ferreira

Each death and garden burial is celebrated with songs and a banquet. Yet the youngest Catarina, who was raised to kill and is about to shoot her first victim, starts experiencing doubts about her right to take a life.

In a recurring joke, the characters keep quoting the German playwright Bertolt Brecht, and like Brecht, Rodrigues nudges the audience to adopt a critical perspective. Rodrigues’s father was an antifascist activist, and “Catarina” is preoccupied with weighty political questions: When fascist forces are on the rise in a democracy, what are the best means of countering them? Is “doing harm in order to practice good,” the family’s motto, morally acceptable?

Many of the conversations that result between relatives — a mother urging her daughter to violence; a sister angling to take her place — could easily turn into caricatures, yet Rodrigues refuses to give the audience an easy path out of these ethical dilemmas. He doesn’t shy away from showing us what he means by fascism, either. One lengthy scene is devoted to a far-right political speech full of such hatred toward minorities that Rodrigues seems to be testing our endurance.

Yet even this part of “Catarina” feels like an invitation to grapple with what humanity is capable of, rather than a didactic demonstration. Complexity is always the answer in Rodrigues’s work — and it is one of the best ways to the audience’s heart.

**Dans la Mesure de l'Impossible.** Directed by Tiago Rodrigues. Odéon-Théâtre de l'Europe/Festival d'Automne. Further performances in 2022 and 2023 around France and in Madrid.

**Chœur des Amants.** Directed by Tiago Rodrigues. Théâtre des Bouffes du Nord, through Oct. 29.

**Catarina et la Beauté de Tuer des Fascistes.** Directed by Tiago Rodrigues. Théâtre des Bouffes du Nord/Festival d'Automne, through Oct. 30.